

# **Trois platanes et une chatte**

Marie Noëlie

Prix Armand Lunel 2020

P.E.N. club de Monaco

Monsieur Montier habitait avec Madame Montier dans un pavillon fleuron de la modernité des années 70. En ce temps les escaliers n'étaient pas frileux et grimpaient volontiers contre un mur extérieur de la maison, du sol au balcon. Un garde-corps métallique peint en gris en sécurisait le bord. Madame Montier avait le vertige tandis que Monsieur Montier n'était pas rassuré par le vide. L'habitation était sécurisée, et c'était d'ailleurs la sécurité qu'étaient venus chercher ici, trente ans plus tôt, Monsieur et Madame Montier. Ils avaient, à l'époque, racheté une quincaillerie. L'affaire, risquée, n'avait aucunement effrayé le couple ; fervents optimistes, qualité indispensable au métier de commerçant, ils étaient sûrs de leur réussite et cela suffisait à tout. La quincaillerie se nommerait « Etablissements Montier » et deviendrait la référence de la quincaillerie made in France. Monsieur et Madame Montier aimaient avoir l'air, et « Etablissements Montier » avait des airs que « Quincaillerie de la rue Leduc », sa précédente dénomination, n'avait pas. Ils avaient mis des dorures au-devant, quatre petits spots qui les faisaient briller jour et nuit et, tous les matins, Madame Montier débarrassait le trottoir, selon la saison, des feuilles mortes, fleurs de cerisiers, confettis de carnaval ou riz marital, et, en toute saison, des restes de digestion canins.

On y trouvait, comme dans toute bonne quincaillerie, tout l'utile et le superflu. Mais ce que Monsieur Montier préférait, c'était le superflu utile – et gare à qui nommerait cela « gadget »-. Le bec à jus de citron, l'enfile-

couette ou le retourne-chaussettes figuraient ainsi parmi ses chouchous. Il aimait quand les clients, devant tel ou tel objet de sa trouvaille, laissaient échapper un « T'as vu ça ! » ou « Ah c'est bien trouvé ! ». Madame Montier, elle, tenait d'une main experte –et toujours nette- le rayon droguerie qui faisait la notoriété du magasin. Elle avait le don de dénicher les éponges, balais, baumes embellissants, parfums d'ambiance et autres décapants qui séduiraient l'œil des ménagères. Elle les accueillait immanquablement avec la politesse due à sa profession ; un doux et long sourire s'étendait sur son visage lisse surmonté d'une queue de cheval où elle rangeait chaque matin, avec une *brosse Winsor anti-frisottis*, ses longs cheveux bruns. Elle aimait son métier car elle aimait satisfaire, et elle aimait rendre la monnaie. Seule une demande venait, quatre ou cinq fois l'an, amenuiser son sourire : madame Virachou, pharmacienne voisine, lui réclamant pour la énième fois l'outil miracle qui nettoierait les poêles antiadhésives sans les rayer et sans émousser leur « glissant ». Madame Virachou était une fervente utilisatrice de ces ustensiles de cuisson : elle avait, grâce à eux, perdu sa culotte de cheval en ne mettant plus une goutte d'huile dans ses plats. « Plus sèche à tous points de vue », concluait Madame Montier quand elle attardait une pensée sur le sujet, envieuse de la silhouette de sa cliente, et, avant tout, contrariée de ne savoir donner réponse à son besoin. Madame Virachou n'avait, aux yeux de Madame Montier, qu'une chose pour elle : son chat. Le magnifique félin de corpulence impressionnante, tenu en laisse par la pharmacienne lors de ses déplacements et arborant une toison soyeuse et fournie, assiégeait le regard

tendre d'une Madame Montier malgré elle sous le charme. La cliente, à chacune de ses visites, achetait deux boîtes de *Bonirat pâte fraîche au maïs*, l'appât préféré des rats qu'elle cherchait en vain à exterminer de la petite rue courant sur l'arrière de son officine –son chat n'était pas chasseur-, et deux flacons de *Détachant Rubigine spécial Fruit, café et vin* –mais surtout vin, sur lequel il était miraculeux, avait précisé Madame Virachou-, puis repartait, un sac Etablissements Montier à la main et son chat devant.

\*

Trente ans plus tard, deux filles avaient grandi et quitté le nid, et tout était toujours bien dans la vie de Monsieur et Madame Montier, d'un ennui tranquille peigné par le confort. Il y avait bien eu l'aînée qui avait posé des problèmes à ne plus vouloir avoir faim pendant un an : on lui avait vu les os du visage au travers de la peau, et le désespoir entre les os. « Ne vous en faites pas, elle finira bien par avoir faim ! », les avait rassurés leur bedonnant médecin de famille. Ce ne fut pas aussi simple, car il fut évident que la faim ne suffisait pas à ce qu'elle mangeât, mais tout s'était finalement arrangé : la jeune femme s'était rempli les creux à la rilette en même temps qu'un charcutier du côté du Mans lui comblait le cœur de mots doux. Elle était devenue trop grosse, mais Monsieur et Madame Montier la préféraient ainsi. Les rondeurs rassurent, et Monsieur et Madame Montier se rassuraient d'ailleurs fort bien l'un l'autre quand il leur venait l'idée de se regarder. L'aînée tentait, depuis neuf kilos, de

procréer. Mais la vie a ses sentences, et décidait de maintenir l'aînée au frais, dans l'atelier de la charcuterie, à déconstruire des carcasses de porcs Label Rouge, découenner du gras, et, à chaque réveil, à la louche, d'une chair confite une nuit durant par une cuisson lente et délicate, remplir d'un geste sûr chaque pot beige où le nom de son époux était affiché en lettres d'antan –ils appelaient ça le terroir-, pour finalement refermer le pot d'un couvercle marron, étiqueter et mettre en vente. Elle avait hérité, pour son courage et son sens du sourire, de sa Maman, pensait Madame Montier lorsqu'il lui prenait l'envie de se savoir formidable.

---FIN DE L'EXTRAIT---